

SONNETS.

I.

Plus frêle que la fleur que le vent froisse et couche ,
 Dans les prés du vallon , à l'approche du soir ,
 Quand vous allez bien lente au piano vous asseoir ,
 Et que vous promenez vos doigts blancs sur la touche ,

Un sourire si tendre entr'ouve votre bouche ,
 Vos cheveux en bandeau luisent d'un si beau noir ,
 Votre tête et vos yeux ont tant de nanchaloir ,
 Que vous feriez rêver le cœur le plus farouche .

Un soir vous préludiez, je m'en souviens encor ,
 Votre front était triste et triste votre accord ;
 Et triste , j'écoutais votre note plaintive .

On lisait à vos yeux quelque secret du cœur ,
 Votre ame paraissait rêveuse et maladive ,
 Oh ! vous étiez charmante et belle de langueur .

II.

23 février 1836.

Personne dans un bal ne danse mieux que vous ,
 Ne valse , plus ardente , autour d'un cercle immense ,
 Ne penche mieux son corps sur un cœur en démençe
 Et n'attire sur soi tant de regards jaloux !

Avec tant de fraîcheur votre voix vibre en nous
 Que chacun applaudit pour quelle recommence ,
 Et lorsque vous chantez une triste romance ,
 Oh ! l'on voudrait pleurer, tant vos accents sont doux !

Vous avez sur vos traits la blancheur de l'opale ,
 Mais qu'il est beau de voir sur un visage pâle
 Deux grands yeux noirs qui brillent de jeunesse et d'ardeur !

Et l'on dit en voyant votre regard de flamme :
 » Oh ! quel trésor d'amour doit renfermer cette âme !
 » Que la fleur d'Italie épanchera d'odeur ! »